

**EPIGRAMME DE L'AUTEUR**

*L'audacieux jeune homme emporta le trésor  
Du jardin. d'Hespéros quand des mains de Cypris  
Il eut reçu le triple fruit<sup>1</sup>.  
La vierge fuit ; il suit et lance sur le sol  
La pomme qui l'attire et ralentit sa course.  
Vite il bondit ; mais elle, vite, le devance,  
Plus prompte que l'Eurus. Il sème devant elle  
De nouveaux présents d'or. La vierge un court instant  
S'attarde, mais bientôt elle fuit de plus belle,  
Jusqu'à ce que, l'amant renouvelant les poids,  
Noble prix, Atalante à son vainqueur se rende.  
Hippomène est la force du soufre ; la vierge,  
Mercure fugitif ; le mâle vainc la femme.  
Lorsque, saisis d'amour, ils s'étreignent tous deux,  
Au temple de Cybèle, irritant la déesse,  
Elle se venge en les vêtant de peaux de lions  
Qui font rougir leurs corps et les rendent sauvages<sup>2</sup>.  
Pour exprimer au mieux ce que fut cette course  
Ma muse t'offre ici les trois voix de la fugue.  
L'une est simple et durable ; elle est fruit qui retarde ;  
Mais la seconde fuit, que poursuit la troisième.  
Des oreilles, des yeux accueille ces emblèmes,  
Puis guide ta raison vers leurs signes secrets.  
J'ai mis devant tes yeux l'appât de ces images :  
L'esprit doit y trouver les choses précieuses.  
Les biens de l'univers, les remèdes qui sauvent  
Te seront tous donnés par ce double lion.*



TRES SCHOLA, TRES COESAR TITVLOS DE  
 DIT; HÆC MIHI RESTANT,  
 POSSE BENE IN CHRISTO VIVERE, POSSE MORI.  
 MICHAEL MAIERVS COMES IMPERIALIS CON  
 SISTORII etc. PHILOSOPH: ET MEDICINARVM  
 DOCTOR, P. C. C. NOBIL: EXEMPTVS FOR: OLIM  
 MEDICVS CÆ.S: etc:



*AU TRES EMINENT, TRES ILLUSTRÉ ET TRES EXCELLENT*

**ORDRE SENATORIAL DE  
MULHAUSEN  
EN THURINGE IMPÉRIALE**

Hommes très remarquables par la vertu, la science et la vraie noblesse de l'âme,  
*Et à son. syndic très vigilant,*

**CHRISTOPHE**

REINART, *Docteur en droit, etc...*

*A tous et à chacun de ses seigneurs à qui sont dûs respect et honneur,*

MICHEL MAIER, Médecin impérial. Comte conseiller, chevalier du Palais de César, consacre, dédie et offre très respectueusement, quelle qu'en soit la valeur, ce témoignage de sa bienveillance et de sa gratitude.

**H**OMMES très éminents et très sages, on rapporte de ce fameux TREPIED offert par Vulcain à Pélops lorsqu'il prit pour femme Hippodamie, fille du roi d'Elide Oenomaos, qu'en raison de la perfection de son art, Pélops l'offrit ensuite, à Delphes, à Apollon Pythien, afin qu'une vierge rendît, grâce à lui, des oracles sous l'inspiration du Dieu <sup>2</sup>. Ainsi, le présent TREPIED élaboré par Vulcain ayant été mis à ma disposition, j'ai décidé, mû par l'exemple de Pélops, de le consacrer et de l'offrir à une place et à un ordre qui en soient très dignes et avant tous les autres, certes, à vos Eminences et à vos Excellences, non, à la vérité, pour qu'il rende des oracles (encore que ceux-ci n'y fassent pas défaut, mais ce sont des oracles chymiques), mais afin de témoigner publiquement d'une manière quelconque l'empressement de mon cœur et les bonnes dispositions de ma volonté envers Vous qui il y a quelques années avez bien voulu, à mon passage parmi vous, à une époque où, je faisais partie des médecins conseillers de Sa Majesté Impériale RODOLPHE II de divine mémoire, déclarer à son ministre quels étaient vos sentiments à l'égard de votre seigneur, sentiments les plus nobles et les plus dignes de votre condition. Depuis ce temps j'ai vanté vos vertus auprès des étrangers autant qu'il a été en mon pouvoir, mais je me suis en outre réellement efforcé d'ouvrir davantage ma pensée et de la prodiguer d'une façon plus abondante à vos Excellences. Ayant senti que je ne pouvais le faire autrement que par un modeste présent littéraire, et ayant consacré quelque soin à cette Atalante Fugitive, j'ai voulu la dédier entièrement, quelle qu'en soit la valeur, à vos Eminences et à vos Excellences, imitant en cela les écrivains de notre époque et de l'antiquité qui n'ont jamais voulu se produire en public ou aller sur les lèvres des hommes sans un appui, un guide ou un compagnon. Si en effet ils étaient venus à tomber, qui les aurait secourus ? Je vous prie de



m'autoriser à vous appeler les patrons de ce petit ouvrage, non qu'autant que je sache, vous ayez appliqué la main ou l'esprit a cette étude, difficile en vérité (car de très importantes affaires ne vous en ont pas laissé le loisir), mais parce que vous me paraissiez tout à fait capables de protéger quelque partie de la science et qu'aucune matière ne m'a paru plus digne et plus honorable (sauf abus), eu égard à l'époque. Quoiqu'il en soit, vous manifesterez (je le sais) votre estime pour mes efforts, en considérant non la pauvreté du volume, mais la candeur de mon âme, et vous me tiendrez et compterez à l'avenir au nombre des plus respectueux serviteurs de vos Excellences. Adieu.

Donné à Francfort-sur-le-Main en l'an 1617, au mois d'août. 50



### PREFACE AU LECTEUR.

L'HOMME, candide lecteur, est, de l'avis de tous, un abrégé de l'univers par la manière dont il est composé, et il est destiné à vivre trois genres de vies, à savoir, la vie végétative dans le sein maternel où il croît et augmente à la manière d'une plante ; la vie sensible, qu'il mène dans ce monde où il est conduit surtout par ses sens, comme les autres animaux dont il diffère en ce qu'il commence à se servir de son intelligence, bien que d'une façon imparfaite ; et enfin la vie intelligible, dans l'autre monde, auprès de Dieu et des intelligences qui l'assistent ou bons Anges. Dans la vie présente, plus quelqu'un approche de la nature divine, plus il trouve de joie et de plaisir dans les choses qui doivent être explorées à l'aide de l'intelligence, réalités subtiles, merveilleuses et rares. Au contraire, plus quelqu'un penche vers la catégorie des bêtes sans raison, et moins il est attiré par ces réalités, et plus il est assujetti à une manière de sentir corporelle. Nous pouvons voir des exemples de ces deux sortes d'existences : quelques-uns, les plus savants, formés par les arts et les sciences, s'adonnent au premier genre de vie ; la plupart se livrent au second, c'est-à-dire aux plaisirs du corps, à la débauche, à la gourmandise, à la magnificence extérieure et aux choses analogues.

Pour développer l'intelligence, Dieu a caché dans la nature une infinité de secrets (*arcanà*) que l'on extrait, comme le feu du silex, et que l'on met en pratique, grâce à toutes sortes de sciences et d'arts. Parmi eux, les secrets chymiques ne sont pas les derniers mais bien les premiers et les plus précieux de tous, après la recherche des choses divines. Ils doivent être poursuivis, non par les charlatans de foires et les faux chimistes qui font illusion (ils sont comme des ânes devant une lyre, aussi éloignés que possible de toute science et de tout dessein excellent) mais par des esprits élevés, qui ont reçu une éducation libérale et sont nés pour explorer les réalités les plus hautes ; ce sont là en effet des choses très subtiles, augustes, sacrées, rares et obscures, qui, pour cette raison, doivent être saisies par l'intelligence avant de l'être par les sens, grâce à une contemplation profonde qui s'opère par la lecture des auteurs et leur comparaison entre eux et avec les œuvres de la nature, plutôt qu'au moyen d'une opération sensible ou une expérience manuelle, qui est aveugle si la Théorie ne la précède.

A la suite des sciences intellectuelles et tout près d'elles sont placées celles qui traitent d'un objet visible ou audible ; ainsi l'optique ou perspective, et la peinture que certains poètes appellent muette, de même que la poésie est pour eux une peinture parlante; nommons encore la musique vocale ou instrumentale. Les anciens philosophes s'exercèrent dans ce dernier art au point que celui qui avait refusé la lyre dans les festins était déclaré ignorant et contraint de chanter en tenant une branche de myrte, comme on le lit à propos de *Thémistocle*.

*Socrate* était versé dans la musique, et *Platon* lui-même, qui déclare composé de façon inharmonieuse celui qui ne goûte pas l'harmonie musicale. *Pythagore* s'illustra également dans cet art, lui qui, dit-on, utilisait le moyen d'un concert de musique le matin et le soir pour bien disposer les esprits de ses disciples. La musique possède en effet ce pouvoir particulier d'exciter ou d'adoucir



les sentiments, selon les différents modes musicaux. Ainsi le mode *phrygien*, était appelé par les Grecs belliqueux parce qu'on l'utilisait à la guerre et en allant au combat, et qu'il était doté d'une vertu singulière pour exciter le courage des soldats. A sa place on se sert maintenant du mode *ionien* qui était autrefois tenu pour propre à éveiller l'amour (comme l'est aujourd'hui le mode *phrygien*, ce qui nous fait supposer qu'ils ont été intervertis). On dit que *Timothée de Milet* se servit du mode *phrygien* pour rendre Alexandre le Grand plus prompt et plus hardi aux choses de la guerre, ce que Cicéron mentionne au second livre des Lois. Le *Lesbien Terpandre* usait du mode *ionien*. Mandé par les Lacédémoniens que des troubles et des séditions opposaient entre eux, il apaisa leurs esprits par la douceur de son chant au point qu'ils revinrent à des sentiments d'amitié et cessèrent toute sédition. Depuis ce temps les chanteurs *lesbiens* méritèrent toujours le premier prix au jugement des Spartiates. Fabius dit de la musique : « La musique est un divertissement agréable et très honorable, très digne d'esprits libéraux ».

C'est pourquoi, afin de posséder en quelque sorte d'un seul coup d'œil et d'embrasser à la fois ces trois objets des sens les plus spirituels : la vue, l'ouïe et l'intelligence elle-même, et pour faire pénétrer en une seule et même fois dans les esprits ce qui doit être compris, voici que nous avons uni l'Optique à la Musique, et les sens à l'intelligence, c'est-à-dire les choses précieuses à voir et à entendre, avec les emblèmes chymiques qui sont propres à cette science. Lorsque les autres arts présentent des emblèmes concernant les mœurs ou toutes choses autres que les secrets de la nature, cette méthode paraît étrangère à leur but et à leur fin, puisqu'ils veulent et doivent être compris de tous. Il n'en va pas de même de la Chymie qui doit être vue, telle une chaste vierge, au travers d'un treillage, et, comme Diane, non sans un vêtement de couleurs variées, pour des raisons qui ont été exposées ailleurs. Reçois donc en une seule et même fois, dans un seul livre, ces quatre sortes de choses :

compositions fictives, poétiques et allégoriques ; œuvres emblématiques, gravées dans Vénus ou le cuivre, non sans Vénus ou la grâce ; réalités chymiques très secrètes à explorer par l'intelligence ; enfin compositions musicales des plus rares, et applique à ton usage ces choses qui te sont dédiées. Si cet usage est plus intellectuel que sensuel, il te sera un jour d'autant plus profitable et plus agréable. Mais si l'utilisation en est d'abord revendiquée par les sens, il n'est pas douteux que le passage se fasse du sens à l'intelligence, comme par une porte. On dit en effet qu'il n'y a rien dans l'intelligence qui ne soit entré par un sens quelconque, l'intelligence de l'homme qui vient de naître étant tenue pour une sorte de table rase sur laquelle il n'y aurait encore rien d'écrit, mais où l'on pourrait écrire toutes choses au moyen des sens, comme avec un stylet. Et l'on dit communément : « On ne désire pas ce qu'on ignore », parce qu'il faut que les sens, agissant en qualité d'investigateurs et de messagers, apportent et fassent connaître en premier lieu tout ce qui peut être su à l'intelligence, comme au premier magistrat et à l'arbitre, à la manière de gardiens qui veillent à la porte (leurs organes) de quelque cité.

J'ajouterai quelques mots pour expliquer le titre de ces emblèmes, afin qu'il ne te semble pas étrange et peu adapté. *Atalante* a été célébrée par les poètes pour la fuite qui lui permettait de précéder tous



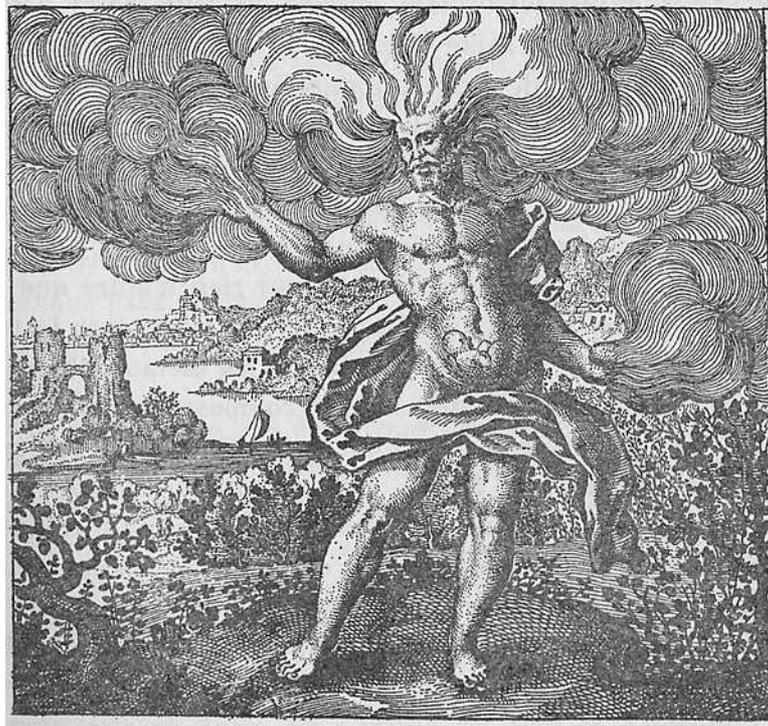
ses prétendants à la course. Ainsi, à la place de la vierge, récompense promise de la victoire, les vaincus trouvaient la mort, jusqu'au jour ou *Hippomène*, jeune homme des plus audacieux et prévoyant, la vainquit et l'obtint en jetant dans sa course trois pommes d'or l'une après l'autre. Pendant qu'elle les ramassait, elle fut dépassée par lui, alors qu'elle allait atteindre le but. De même que cette *Atalante* fuit, une voix musicale fuit toujours devant l'autre, et cette autre la poursuit, comme *Hippomène*. Cependant elles sont stabilisées et consolidées dans la troisième qui est simple et d'une seule valeur, comme par une pomme d'or. Cette même vierge est purement chymique ; elle est le mercure philosophique fixé et retenu dans sa fuite par le soufre d'or. Si quelqu'un sait l'arrêter, il possédera l'épouse qu'il recherche, sinon, il trouvera la perte de ses biens et la mort. *Hippomène* et *Atalante* s'unissant d'amour dans le temple de la Mère des Dieux, qui est le vase, deviennent des lions, c'est-à-dire qu'ils acquièrent la couleur rouge. Cette vierge remporta encore la victoire devant des hommes lorsqu'elle tua un certain sanglier d'une grandeur prodigieuse et qu'elle reçut pour cela une récompense des mains de *Méléagre*. Auprès du temple d'Esculape à *Stéthée* <sup>5</sup>, elle frappa un rocher et en fit jaillir de l'eau dont elle but, dans sa soif. Comme toutes ces choses sont en réalité allégoriques et emblématiques et nullement historiques, j'ai voulu consacrer ce traité emblématique en commémoration intellectuelle de cette héroïne, étant donné, en particulier, que les pommes jetées vers elle provenaient des jardins d'*Hespérie* et avaient été remises à *Hippomène* par *Vénus*, déesse de la suavité.

Dans ces petits morceaux ou fugues vous verrez que l'on a veillé à ce que chaque distique adapté à ces trois voix puisse être chanté d'une façon aisée. Tant de variétés de fugues y ayant été accommodées à une simple voix, tout homme doué de jugement et comprenant cette représentation emblématique l'approuvera, de la même manière que son adaptation à chaque voix, et la tiendra en une certaine estime. Si en effet des marchands apprécient et achètent pour une grande somme d'argent quelque peinture d'artiste où seuls les yeux sont trompés, parce qu'ils la jugent proche de la nature, comment des hommes de lettres n'accorderaient-ils pas du prix et une grande valeur à ces figures mises au service de l'intelligence et de plusieurs sens, de telle sorte qu'un grand profit peut en être espéré, en plus de l'agrément ? Adieu.



## EMBLEMA I.

Portavit eum ventus in ventre suo.  
 (Le vent l'a porté dans son ventre)



## Epigramma I

Embryo ventosâ BOREAE qui clauditur alvo  
 Vivus in hanc lucem si semel ortus erit;  
 Unus is Heroum cunctos superare labores  
 Arte, manu, forti corpore, mente, potest.  
 Ne tibi sit Coeso, nec abortus inutilis ille,  
 Non Agrippa, bono sydere sed genitus.

L'embryon enfermé dans le sein de *Borée*  
 S'il apparaît un jour, vivant, à la lumière  
 Peut, lui seul, surpasser les labeurs des héros  
 Par son bras, son esprit, son corps ferme, son art.  
 Qu'il ne soit pas pour toi avorton inutile,  
 Agrippa ou Césion, mais né sous un bon astre.



## DISCOURS I.

**H**ermès, investigateur très diligent de tout secret naturel, donne dans sa Table d'Emeraude une description écrite, bien que succincte, de l'œuvre naturelle, où il dit entre autres choses : « *Le vent l'a porté dans son ventre* », comme s'il disait « Celui dont le père est le Soleil, et la Lune la mère, avant d'être produit à la lumière, sera porté par des fumées de vent, comme l'oiseau par l'air pendant qu'il vole ». La coagulation des fumées ou vents (qui ne sont rien d'autre que l'air mis en mouvement) produit l'eau qui, mélangée avec la terre, donne naissance à tous les minéraux et les métaux. Bien plus, il est établi que ces derniers corps se composent eux-mêmes de fumées et se coagulent immédiatement. Donc qu'il soit placé dans l'eau ou dans la fumée, cela revient au même puisque l'une et l'autre sont la matière du vent. Il faut en dire autant, quoique d'une façon plus lointaine, des minéraux et des métaux. Mais, demandera-t-on, quel est celui qui doit être porté par le vent ? Je réponds : *chimiquement* c'est le soufre qui est porté dans l'argent-vif comme l'attestent Lulle au chapitre 32 du Codicille, et tous les autres ; au point de vue *physique* c'est le fœtus qui doit bientôt naître à la lumière ; je dis aussi qu'au point de vue *arithmétique*, c'est la racine du cube ; dans le domaine de la *musique* c'est la double octave ; au point de vue *géométrique*, c'est le point, principe de la ligne qui s'écoule ; à l'égard de *l'astronomie* c'est le centre des planètes Saturne, Jupiter et Mars. Bien que ces sujets soient divers, cependant, si on les compare entre eux avec soin, ils révéleront aisément le fœtus du vent, ce qui doit être laissé à la plus ou moins grande industrie de chacun.

Mais je désigne ainsi la chose d'une façon plus claire : tout Mercure est composé de fumées, c'est-à-dire d'eau qui soulève la terre avec elle dans la faible densité de l'air, et de terre qui force l'air à redevenir une terre faite d'eau ou une eau faite de terre.

En effet, les éléments sont partout, en lui, mélangés et comprimés, réduits l'un par l'autre en une certaine nature visqueuse ; par contre, ils ne se séparent pas aisément, mais tantôt ils suivent vers le haut les substances volatiles, tantôt ils demeurent en bas avec les fixes, ce qui apparaît d'abord dans le Mercure vulgaire et aussi dans le Mercure philosophique et les métaux fixes. Chez ceux-ci les éléments fixes dominant sur les volatils, dans celui-là les volatils l'emportent sur les fixes.

Et ce n'est certes pas sans cause que Mercure est appelé et regardé comme le messager, l'interprète des autres dieux, et, en quelque sorte, leur serviteur courant dans l'espace intermédiaire, avec des ailes adaptées à la tête et aux pieds. Il est en effet plein de vent et vole à travers les airs comme le vent lui-même, ainsi qu'en général la preuve en est faite, au grand détriment de beaucoup. Il porte le Caducée, ceint obliquement de deux serpents, qui a le pouvoir d'introduire les âmes dans les corps, de les en faire sortir, et d'exercer de même de nombreux effets contraires ; ainsi il représente parfaitement le symbole du Mercure des Philosophes.

Le Mercure est donc le vent qui reçoit le Soufre ou Dionysos, ou, si l'on préfère, Esculape, à l'état d'embryon imparfait, tiré du sein maternel, je dirai même des cendres du corps maternel consumé, et porté là où il peut mûrir. Et l'embryon est le Soufre qui a été infusé par le Soleil céleste dans le



ventre de *Borée* pour que celui-ci le conduise à maturité et l'enfante. Car *Borée*, au terme de la gestation, mit au monde deux jumeaux, l'un à la chevelure blanche, nommé *Calais*, l'autre aux cheveux rouges appelé *Zétès*. Ces fils de *Borée* (comme l'écrit le poète *Orphée*) furent, avec *Jason*, au nombre des *Argonautes* partis pour ramener la *Toison d'Or* de *Colchide*. Le devin *Phinée*, dont les mets étaient souillés par les *Harpyes*, ne put être délivré que par ces enfants de *Borée*. En reconnaissance du bienfait ainsi obtenu, il annonça aux *Argonautes* le cours entier de leur voyage. Or les *Harpyes* ne sont rien d'autre que le soufre corrupteur qui est détruit par les fils de *Borée* quand ils sont parvenus à l'âge convenable. Il devient parfait, alors qu'il était imparfait, incommodé par les substances volatiles nuisibles. Il n'est plus alors sujet à ce mal et indique à ce moment au médecin *Jason* le chemin à suivre pour acquérir la *Toison d'Or*. *Notre Basile s'est*, lui aussi, parmi d'autres, souvenu de ces vents. Il écrit dans la sixième clé : « *Il doit venir un vent double nommé Vulture et ensuite un vent simple appelé Notus qui souffleront impétueusement de l'Orient et du Midi. Quand leur mouvement aura cessé, de manière que l'air soit devenu eau, tu pourras être hardiment assuré que le spirituel deviendra corporel.* » Et *Riplée*, en la huitième porte « dit : « *Notre enfant doit naître dans l'air, c'est-à-dire, dans le ventre du vent.* » Dans le même sens l'Echelle des philosophes dit : « *Et il faut savoir que le fils des Sages naît dans Voir.* » Et au huitième degré : « *Les esprits aériens s'élevant ensemble dans l'air s'aument mutuellement, ainsi qu'Hermès déclare : « Le vent l'a porté dans son ventre.» Car la génération de notre enfant a lieu dans l'air ; s'il naît dans l'air, il naît selon la sagesse :*

*car il s'élève de la terre en l'air et de nouveau il descend en terre, acquérant la puissance d'en haut et celle d'en bas.* »



## EMBLEMA II.

Nutrix ejus terra est.

(La terre est sa nourrice.)



## Epigramma II.

Romulus hirt a lupae pressisse, sed ubera caprae  
 Jupiter, & factis, fartur adesse fides:  
 Quid mirum, tener" SAPIENTIUM viscera PROLIS  
 Si ferimus TERRAM lacte nutrise suo?  
 Parvula si tantas Heroas bestia pavit,  
 QUANTUS, cui NUTRIX TERREUS ORBIS, erit ?

On dit que Romulus téta une âpre louve,  
 Jupiter, une chèvre, et que c'est assuré.  
 Faut-il donc s'étonner si, selon nous, la Terre  
 A nourri de son lait le tendre fils *des Sages* ?  
 Quand d'un faible animal le lait fit ces héros,  
 Comme il sera donc *grand*, celui dont la *nourrice*  
 Est le *globe terrestre* !



## DISCOURS II.

**L**es péripatéticiens et les philosophes au jugement droit affirment que la nourriture est changée en la substance du sujet nourri et qu'elle lui est assimilée après et non avant son altération. Cet axiome est regardé comme très véridique. Comment en effet la nourriture qui est déjà, auparavant, semblable et identique au sujet nourri, aurait-elle besoin d'un changement de sa substance ? Si un tel changement se produisait, la nourriture ne demeurerait pas semblable et identique. Et comment les aliments qui ne peuvent être assimilés par le sujet nourri, par exemple le bois, les pierres et autres choses semblables, seraient-ils pris comme nourriture ? Par conséquent la première de ces opérations est sans objet et la seconde contraire à la nature.

Mais qu'un homme qui vient de naître soit nourri du lait des animaux, cela ne répugne pas à la nature : l'assimilation de ce lait peut s'opérer, celle du lait maternel bien plus aisément, toutefois, que celle d'un lait étranger. C'est pourquoi les médecins concluent que l'enfant sera en bonne santé, semblable à sa mère par la substance et par les mœurs et qu'il recevra la vigueur, s'il est toujours réchauffé et élevé grâce au lait de sa propre mère. Leur conclusion est inverse s'il s'agit d'un lait étranger. Telle est l'harmonie de toute nature : le semblable trouve sa joie en son semblable et imite ses pas en toutes choses, autant qu'il le peut, selon une sorte de consentement, de conspiration tacites. Il en va habituellement, dans l'œuvre naturelle des Philosophes, dont la forme est justement réglée par la nature, comme pour l'enfant à l'intérieur du sein maternel. Et, bien que son père, sa mère et sa nourrice elle-même lui soient assignés par voie de similitude, cette œuvre, cependant, n'est pas plus artificielle que la génération de n'importe quel animal. Deux semences sont unies, suivant un certain procédé plein d'attrait, par les animaux et par les deux sexes humains. Leur union produit, par une altération successive, l'Embryon qui croît et se développe, acquiert vie et mouvement, puis est nourri de lait. Pendant la période de la conception et de la grossesse, il est nécessaire que la mère agisse avec mesure en ce qui concerne la chaleur, l'alimentation, le repos, le mouvement et le reste. Sinon, il s'ensuit l'avortement et la destruction du fœtus ; ce précepte, dans « les six choses non naturelles » est également artificiel, car il est prescrit par les médecins suivant leur art. De même, si les semences n'ont été unies dans l'œuvre philosophique, il faut qu'elles le soient. Et si on les trouvait, en quelque endroit, unies de la même manière que, dans l'œuf, les semences du coq et de la poule sont regardées comme une seule substance ensemble dans un seul contenant, l'œuvre des philosophes serait alors encore plus naturelle que la génération des animaux. Et disons, comme les philosophes l'attestent, que l'un vient de l'Orient et l'autre de l'Occident et qu'ils deviennent une seule chose ; que leur fournit-on de plus que le mélange dans leur vase, la chaleur, la juste proportion, et la nourriture ? Le vase, il est vrai, est artificiel, mais il n'existe pas de différence selon que le nid est l'œuvre de la poule ou qu'il est édifié par la fermière en un certain endroit mal déterminé (comme c'est l'usage) : la génération des œufs se produira de la même manière, ainsi que l'éclosion des poussins.

La chaleur est une chose naturelle, qu'elle provienne soit du feu modéré des fourneaux ou du fumier



de la putréfaction, soit du soleil et de l'air, des entrailles de la mère ou d'ailleurs. Ainsi, l'Égypte applique avec art, au moyen de ses fourneaux, la chaleur naturelle pour faire éclore les œufs. On recueille des semences de bombyx et même des œufs de poule que l'on a fait éclore grâce à la tiédeur des seins d'une vierge. Ainsi l'art et la nature se prêtent mutuellement la main de manière que chacun soit le substitut de l'autre. Néanmoins la Nature demeure la Maîtresse et l'art le serviteur.

Mais pourquoi la Terre est-elle déclarée nourrice du Fils des Philosophes ? Un doute sur ce point pourrait naître du fait que la terre est, parmi les éléments, aride et sans aucun suc, elle qui possède la sécheresse comme qualité propre. Il faut répondre qu'on l'entend ici, non de l'élément mais de la terre élémentée dont nous nous sommes abondamment souvenu et avons expliqué la nature au premier jour de la Semaine philosophique. Elle est la nourrice du Ciel<sup>6</sup>, nourrice qui ne dissout, ne lave ni n'humecte le fœtus, mais le coagule, le fixe, le colore, le change en suc et en sang pur. Car la nutrition comprend l'augmentation en longueur, largeur et profondeur<sup>7</sup>, c'est-à-dire celle qui s'étend suivant toutes les dimensions du corps. Comme elle existe ici, fournie au fœtus philosophique par la seule terre, celle-ci devra, à bon droit, être appelée du nom de nourrice. Mais cet admirable suc de la terre produit un effet contraire à celui des autres espèces de lait qui sont changés et ne changent pas. Car, grâce à sa vertu très puissante, il modifie grandement la nature du sujet nourri, de même que, selon l'opinion admise, le lait de la louve a disposé le corps de Romulus en vue d'une nature hardie et prompte à la guerre.

**EMBLEMA III.**

Vade ad mulierem lavantem pannos, tu fac similiter.  
 (Va trouver la femme qui lave du linge ; toi, fais comme elle.)

**Epigramma III.**

Abdita quisquis amas scrutari dogmata, ne sis  
 Deses, in exemplum, quod juvet, omni trahas:  
 Anne vides, mulier, maculis abstergere pannos  
 Ut soleat calidis, quas superaddit, aquis?  
 Hanc imitare, tuâ nec sic frustraberis arte,  
 Namque nigri faecem corporis lavat.

Toi qui aimes scruter les vérités cachées  
 Sache de cet exemple extraire tout l'utile :  
 Vois cette femme, comme elle purge son linge  
 Des taches, en jetant dessus de chaudes eaux.  
 Imite-la : ton art ne te trahira point.  
 L'onde lave en effet l'ordure du corps noir.



## DISCOURS III.

Lorsque les étoffes de lin reçoivent des souillures qui les tachent et les noircissent, comme il s'agit d'ordures faites de terre, on les enlève à l'aide de l'élément le plus proche, à savoir, l'eau, et on expose les étoffes à l'air afin que, grâce à la chaleur du soleil agissant en tant que feu, quatrième élément, l'humidité en soit extraite en même temps que les souillures. Si cette opération est répétée fréquemment, les étoffes qui étaient auparavant sordides et fétides deviennent pures et purgées de taches. Ceci est l'art des femmes, qu'elles ont appris de la nature elle-même. Nous voyons en effet les os des animaux exposés à l'air : ils sont d'abord noirs et sales, mais si la pluie les humecte souvent et s'ils sont sèches à de nombreuses reprises par la chaleur du soleil survenant à son tour, ils sont ramenés à une extrême blancheur, comme le note Isaac. Il en est de même du sujet philosophique. Toutes les crudités et les souillures qui ont pu se rencontrer en lui sont purifiées et détruites, lorsqu'on l'arrose de ses propres eaux. Ainsi le corps est ramené à une grande clarté et à une grande perfection. Car toutes les opérations chymiques, comme calcination, sublimation, solution, distillation, descension, coagulation, fixation et toutes les autres, se réduisent à une ablution.

En effet, qui lave à l'aide de l'eau une chose impure lui procure le même effet que celui obtenu par tant de modes d'opérer. Car c'est par le feu, comme le dit le Jardinier des Philosophes, que les linges du roi Duenech, tachés par la sueur, doivent être lavés, et ils doivent être brûlés par les eaux. On voit par là que l'eau et le feu se sont communiqué mutuellement leurs qualités, que l'espèce du feu philosophique n'est pas la même que celle du feu commun, et qu'il faut penser la même chose de l'eau. Nous avons observé, au sujet de la chaux vive et du feu grégeois, qu'ils s'embrasent dans l'eau et ne s'éteignent nullement, contre la nature des autres corps inflammables. Ainsi l'on affirme que le camphre, enflammé préalablement, brûle dans l'eau. Et la pierre gagate (comme l'atteste Anselme de Bood) s'éteint plus facilement, lorsqu'elle est enflammée, avec de l'huile qu'avec de l'eau. Car l'eau ne peut se mélanger avec ce qui est gras, elle cède au corps igné, à moins qu'elle ne le recouvre et ne le submerge entièrement. Mais ceci ne peut se faire aisément puisque c'est une pierre et que, comme toute huile, elle gagne la partie supérieure de l'eau. Ainsi le naphte, le pétrole et les substances qui leur ressemblent ne craignent guère les eaux. Certains écrivent, au sujet des charbons souterrains de Liège, que, lorsqu'ils sont en feu sous la terre, on ne les éteint pas avec de l'eau mais en entassant par-dessus des poussières de terre, comme le cœur. Tacite raconte d'une semblable espèce de feu qu'elle ne put être étouffée avec de l'eau, mais seulement avec des bâtons et des vêtements ôtés du corps. Il existe donc une grande diversité de feux, en ce qui concerne la manière de l'allumer et de l'éteindre. La diversité n'est pas moindre dans le domaine des liquides, car le lait, le vinaigre, l'eau-forte, l'eau régale et l'eau commune diffèrent grandement entre elles, dans leur comportement à l'égard du feu. Il y a plus : la matière elle-même supporte le feu, comme ces fameuses étoffes de fin lin tenues dans l'antiquité pour précieuses et utilisées par les riches, qu'on lavait avec le feu et non avec l'eau ; en d'autres termes, on les ramenait à leur pureté antérieure, ayant brûlé les souillures.



Il ne faut pas ajouter foi aux | contes fantaisistes sur les poils du reptile nommé Salamandre, contes suivant lesquels on en ferait des lampes. Certains donnent pour vrai qu'une trame de tissu avait été réalisée à l'aide de talc, d'alun de plume et d'autres matières de ce genre, et qu'on la nettoyait avec le feu. Mais celle qui possédait cette recette (une femme d'Anvers) l'aurait fait disparaître avec elle, par envie, et la juste proportion n'en aurait jamais été retrouvée. Nous ne parlons pas ici des matières combustibles. Le sujet philosophique devra être considéré selon toutes ces différences, si l'on vient à le préparer. Car le feu, l'eau et la matière elle-même ne seraient pas alors les éléments communs. Pour les philosophes, en effet, le feu est eau et l'eau est feu. Et les étoffes à laver ont la nature du fin lin ou du talc préparé, dont la juste proportion et le procédé de préparation ne sont pas non plus évidents pour tous. Pour les laver, ils font une lessive non avec des cendres de chênes ou leur sel, mais avec le sel métallique, qui est plus durable que tous les autres, non avec l'eau commune, mais avec celle qui, sous le signe du Verseau, a été congelée en glace et en neiges, et qui est faite assurément de parties plus ténues que les eaux stagnantes ou fangeuses des mares, de manière à pouvoir pénétrer davantage à l'intérieur du corps philosophique, noir et immonde, pour le laver et le purger.



## EMBLEMA IV.

Conjunge fratrem cum sorore & propina illis poculum amoris:  
 (Unis le frère à sa sœur et fais-leur boire le breuvage d'amour.)



## Epigramma IV.

Non hominum foret in mundo nunc tanta propago,  
 Si fratri conjunx non data prima soror.  
 Ergo lubens conjunge duos ab utroque parente  
 Progenitos, ut sint faemina masque toro.  
 Praebibe nectareo Philothesia pôcla liquore  
 Utrisque, & faetus spem generabit amor.

La race des humains n'emplirait pas le monde  
 Si la première sœur n'eût épousé son frère.  
 Va, unis donc ces premiers-nés des deux parents  
 Afin que sur la couche on ait mâle et femelle.  
 De la philothésie offre-leur le nectar.  
 L'amour en eux engendrera l'espoir du fruit.



## DISCOURS IV.

**L**a loi divine et civile défend à ceux que la nature unit à un degré de consanguinité assez rapproché de contracter mariage ; tels, ceux qui sont directement ascendants et descendants dans l'arbre généalogique et ceux qui se rencontrent en ligne collatérale. Les raisons de cette règle sont très certaines. Mais quand les philosophes parlent d'unir par le mariage la mère à son fils, le père à sa fille, ou le frère à sa sœur, ils ne disent ni ne font rien de contraire à la loi énoncée. Car les sujets entraînent la distinction des attributs et les causes celles des effets. En effet les personnages des Philosophes sont en dehors de ces débats, à l'égal des filles et des filles d'Adam qui s'épousaient mutuellement sans donner lieu à l'imputation d'un crime quelconque. La raison principale paraît en être de faire que le genre humain se lie et s'associe plus solidement par l'alliance et l'amitié, et d'éviter qu'il ne se divise en factions familiales, ennemies et héréditaires. Puisque cette cause n'atteignit pas, à l'origine, les frères et les sœurs adamiques, rien ne s'opposa à ce qu'ils fussent unis par le mariage. Car ils constituèrent alors, à eux seuls, le genre humain, et personne d'autre ne vécut, en dehors d'eux et de leurs parents. Aussi, de même qu'ils furent liés par le sang, ils durent nécessairement s'allier par le mariage. Mais lorsque la multitude des hommes vint à croître et fut distribuée en d'innombrables familles, cette cause se révéla véridique et juste, entraînant que les frères ne dussent pas épouser leurs sœurs.

Il existe, chez les philosophes, une autre raison pour que les sœurs se marient à leurs frères : c'est la similitude de substance, afin qu'elle soit unie à son semblable. Ce genre contient seulement deux êtres semblables l'un à l'autre quant à l'espèce et différents quant au sexe, dont l'un est salué du nom de frère et l'autre de celui de sœur. C'est pourquoi ils doivent être légitimement unis en un seul mariage suivant la même liberté, la même condition, et aussi la même nécessité inévitable qui s'imposa aux premiers hommes consanguins. Le frère est ardent et sec et, pour cette raison, fortement cholérique. La sœur est froide et humide, possédant en elle beaucoup de matière phlegmatique. Ces natures, si différentes par le degré de chaleur, s'accordent d'ordinaire d'une façon parfaite en amour, en fécondité et pour la propagation des enfants. Car on ne fait pas jaillir facilement un feu susceptible d'être propagé, de l'acier et de l'acier, corps très dur, ni du silex et du silex, corps fragile, mais d'un corps dur et d'un corps fragile, c'est-à-dire l'acier et le silex. De la même manière, un enfant vigoureux s'obtient, non d'un mâle ardent et d'une femelle enflammée, ni de deux conjoints froids (car la frigidité du mâle est infécondité) mais d'un mâle chaud et d'une femelle plutôt froide. Car la femme la plus chaude, dans les limites du tempérament humain, se révèle plus froide que l'homme le plus froid de son sexe (mais toutefois en bonne santé) comme Lemnius le prouve dans son livre *Les Merveilles cachées de la nature*. Le frère et la sœur sont donc unis à bon droit par les Philosophes. Si quelqu'un désire faire naître un petit d'une poule, d'une chienne, d'une chèvre, d'une brebis ou d'autres bêtes brutes, il leur unit un coq, un chien, un bouc, et tout animal de leur espèce ; ainsi il n'est pas frustré de ce qu'il espère. Et il ne considère pas, en vérité, la consanguinité des bêtes mais seulement la générosité de chacune et la convenance de leur nature. Il faut en dire autant



du tronc d'arbre et du greffon qu'on doit y insérer. La nature métallique elle-même qui, cependant, possède plus que tout la similitude et l'homogénéité de la substance, l'exige ainsi, lorsqu'elle demande qu'on lui unisse quelque chose.

Mais le frère et la sœur, une fois unis, ne deviennent pas féconds et ne persistent pas longtemps dans l'amour si l'on ne leur donne à boire la Philothésie, ou breuvage d'amour, à la manière d'un philtre. Grâce à ce breuvage, en effet, leurs cœurs sont si bien apaisés et accordés que, dans une sorte d'ivresse (à la manière de Loth), ils rejettent la pudeur, s'épousent et engendrent une descendance (non souillée dans son origine mais) légitime. Qui en effet ignore que le genre humain a une très grande dette à l'égard de la médecine ? Grâce à ses bienfaits et à son œuvre, des myriades d'hommes existent maintenant dans le monde, qui n'auraient pas été si leurs parents ou leurs grands-parents n'avaient pas été délivrés du vice de stérilité par l'éloignement et l'enlèvement de la cause ou d'un empêchement proche et éloigné, ou si leurs mères n'avaient pas été préservées de l'avortement « . Aussi ce breuvage d'amour est donné à ces nouveaux époux pour les mêmes raisons qui, comme chacun peut le reconnaître d'après ce qui a déjà été dit, sont au nombre de trois : assurer la constance de l'amour, ôter la stérilité et empêcher l'avortement.



## EMBLEMA V.

Appone mulieri super mammas bufonem, ut ablactet eum, & moriatur mulier, sitque bufo grossus de lacte.

(Place un crapaud sur le sein de la femme, pour qu'elle l'allaite et meure et que le crapaud soit gros de ce lait.)



## Epigramma V.

Foemineo gelidus ponatur pectore Bufo,  
 Instar ut infantis lactea pocla bibat.  
 Crescat & in magnum vacuata per ubera tuber,  
 Et mulier vitam liquerit aegra suam.  
 Inde tibi facies medicamen nobile, virus  
 Quod fuget humano corde, levétque luem.

Sur le sein de la femme place un crapaud glacé  
 Pour que, tel un enfant, il s'abreuve de lait.  
 Tarissant la mamelle, qu'il s'enfle, énorme bosse,  
 Et la femme épuisée abandonne la vie.  
 Ainsi tu te feras un illustre remède  
 Qui chasse le poison du cœur, ôtant son mal.



## DISCOURS V.

L'assemblée entière des philosophes s'accorde pour déclarer que leur œuvre n'est rien d'autre que mâle et femelle : au mâle, il appartient d'engendrer et de dominer sur la femme ; à celle-ci, de concevoir, de devenir grosse, d'enfanter, d'allaiter et d'élever la progéniture, ainsi que d'être soumise à l'autorité du mâle. Comme elle réchauffe et nourrit, sous son sang, l'enfant conçu avant qu'il soit produit à la lumière, elle fait de même, au moyen de son lait, lorsqu'il est né. Ainsi la nature a préparé pour le tendre petit, dans les mamelles de la femme, un aliment digestible et proportionné qui attend sa venue comme premier approvisionnement, premier viatique dans cette carrière du monde. C'est pourquoi, grâce au lait, il est nourri, il croît et augmente jusqu'au point où il possède les instruments nécessaires pour broyer le pain, c'est-à-dire les dents. Il est alors sevré à bon droit, puisque la nature a pourvu à lui fournir une autre nourriture plus solide.

Mais ici les philosophes disent qu'il faut placer sur le sein de la femme un crapaud, pour qu'elle le nourrisse de son lait, à la manière d'un enfant. C'est là chose déplorable et affreuse à contempler, disons même impie, que le lait destiné à un petit enfant soit présenté au crapaud, bête venimeuse et ennemie de la nature humaine. Nous avons entendu et lu des récits sur les serpents et les dragons qui tarissent les pis des vaches. Peut-être les crapauds auraient-ils la même convoitise si l'occasion s'en offrait à eux chez ces animaux. On connaît l'histoire d'un crapaud qui, pendant le sommeil d'un villageois, lui occupa la bouche et l'intérieur des lèvres, de telle manière qu'il n'eût pu être délogé par aucun stratagème, sinon grâce à une violence qui aurait été accompagnée d'un péril mortel et qui dut en conséquence être écarté : le crachement du venin (qui lui sert, dit-on, d'armes offensives et défensives). On découvrit donc, pour le pauvre homme, un remède tiré d'une antipathie, celle d'une énorme araignée et du crapaud qui se poursuivent mutuellement d'une haine mortelle. On le porta donc, avec le crapaud, tout droit au lieu où l'araignée toute boursouflée avait exposé ses ouvrages tissés. Dès que celle-ci eut aperçu le crapaud, elle descendit à la hâte sur son dos et le piqua de son dard. Comme, à la vérité, il n'en éprouvait aucun dommage, elle descendit une seconde fois et le perça de nouveau plus fortement. Alors, on vit le crapaud enfler et tomber mort de la bouche de l'homme, sans aucun préjudice pour celui-ci. Mais ici c'est le contraire qui se produit : car le crapaud occupe non la bouche mais le sein de la femme, dont le lait le fait croître jusqu'à ce qu'il devienne d'une grandeur et d'une force considérables et que, de son côté, la femme, épuisée, dépérisse et meure. Car le venin, par les veines de la poitrine, se communique facilement au cœur qu'il empoisonne et éteint, comme le montre la mort de Cléopâtre : elle plaça des vipères sur son sein quand elle eut décidé d'être devancée par la mort, pour ne pas être tramée dans les mains et les triomphes de ses vainqueurs. Mais, afin que nul n'estime les philosophes assez cruels pour ordonner d'appliquer à la femme un serpent venimeux, on doit savoir que ce crapaud est le petit, le fils de cette même femme, issu d'un enfantement monstrueux. Il doit, en conséquence, selon le droit naturel, jouir et se nourrir du lait de sa mère. Il n'entre pas dans la volonté du fils que la mère meure. Car il n'a pu empoisonner sa mère, celui qui avait été formé dans ses entrailles et s'était



augmenté, grâce à son sang.

Est-ce, en vérité, un prodige, que de voir un crapaud naître d'une femme ? Nous savons que cela s'est produit à une autre occasion. Guillaume de Newbridge, écrivain anglais, écrit dans ses Commentaires (avec quelle fidélité, que d'autres en décident !) que, tandis que l'on partageait une certaine grande pierre, dans une carrière située sur le territoire de l'évêque de Wilton, on trouva à l'intérieur un crapaud vivant muni d'une chaîne d'or. Sur l'ordre de l'évêque, il fut enfoui à la même place et plongé dans de perpétuelles ténèbres, de peur qu'il ne portât avec lui quelque mauvais sort. Tel est aussi ce crapaud, car il est rehaussé d'or. Ce n'est pas sans doute un or apparent et consistant en l'ouvrage artificiel, d'une chaîne, mais un or intérieur, naturel, celui de la pierre que d'autres nomment borax, chelonitis, batrachite, crapaudine ou garatron.

Cette pierre, en effet, l'emporte de loin en puissance sur l'or en face de n'importe quel venin d'animal, et on l'insère d'ordinaire dans l'or, comme dans une boîte ou une enveloppe, de peur qu'il ne se gâte ou ne se perde ». Mais il faut que cette pierre soit légitime quand on la demande à l'animal ; si, par contre, on l'extrait des fosses souterraines, comme c'est l'usage, qu'on la travaille pour lui donner la forme de la précédente et qu'on lui fasse tenir sa place, elle doit être choisie à partir des meilleurs minéraux, ceux qui soulagent le cœur. C'est en eux, en effet, que l'on trouve véritablement le crapaud philosophique, non dans une carrière (comme le prétend cet inventeur de fables) et il possède l'or en lui, non au-dehors pour en faire étalage. Dans quel but, en effet, s'ornerait un crapaud caché et enfermé dans les ténèbres ? Serait-ce par hasard pour recevoir le salut magnifique du scarabée si, au crépuscule, il se portait à sa rencontre ? Quel orfèvre souterrain lui aurait fabriqué une chaîne d'or ? Serait-ce par hasard le père des enfants verdoyants qui sortirent de la terre de saint Martin disons, de la terre elle-même, comme aussi, selon le même auteur, deux chiens sortirent d'une carrière ?